

Liachkewski le suit longuement du regard et dit :

— Gredin, il a passé toute la journée sans rien faire... Ils ne font qu'empocher leur traitement pour rien, maudits soient-ils... Porc d'Allemand...

Il se penche par la fenêtre, mais le petit-bourgeois n'y est plus : il est parti se coucher. Il n'y a plus personne après qui pester, et pour la première fois de toute la journée, il n'ouvre plus la bouche, mais au bout de dix minutes, il ne résiste plus à l'ennui et il commence à grogner en poussant le vieux fauteuil élimé :

— Tu ne fais que prendre de la place, vieille pourriture ! On aurait dû te brûler depuis longtemps, mais j'oublie toujours d'ordonner qu'on te détruise. C'est pas possible !

En s'allongeant pour dormir, il tâte de la paume de la main un ressort du matelas et il grommelle :

— Maudit ressort ! Il va me piquer les côtes toute la nuit. Demain, j'ordonnerai de te découper et de te jeter, vieille ruine.

Il s'endort vers minuit et il rêve qu'il ébouillante les petit-bourgeois, Finks et le vieux fauteuil...

Dans la remise

Traduction d'Olga Artyushkina

Il était neuf heures du soir passé. Stépan, le cocher, Mikhaïlo, le gardien, Aliocha, le petit-fils du cocher, venu de son village passer quelque temps chez son grand-père et Nikandr, un vieillard de soixante-dix ans, qui venait vendre chaque soir ses harengs au domaine, étaient réunis autour d'une lanterne, dans la grande remise, et ils jouaient au Roi. Par la porte grande ouverte on apercevait la cour dans son ensemble, la grande demeure où logeaient les maîtres, on voyait la porte cochère, les celliers, la loge du gardien. Tout était enveloppé de l'ombre de la nuit et seules les quatre fenêtres de l'une des ailes, où logeaient les occupants, étaient vivement éclairées. Les ombres des voitures et des traîneaux, dont on avait relevé les avant-trains, courraient des murs jusqu'à la porte, se croisant avec celles, tremblotantes, des joueurs et de la lanterne... Une mince cloison séparait la remise de l'écurie où se trouvaient les chevaux. Une odeur de foin flottait dans l'air, et le vieux Nikandr, lui, dégageait une déplaisante odeur de hareng.

C'est le gardien qui était le Roi ; il prit une pause qui lui semblait convenir à celle d'un roi et se moucha bruyamment dans un mouchoir à carreaux rouges.

– Maintenant, si je veux, je coupe la tête à qui j'ai envie.

Aliocha, un gamin de huit ans environ, à la tête blondasse qui n'avait plus vu les ciseaux depuis longtemps, jeta un regard fâché et envieux au gardien, il lui avait manqué deux plis pour arriver au Roi.

Il prit un air vexé et se renfrogna.

– Je ne ferai pas ton jeu, dit-il en regardant pensivement les cartes. Je sais que tu as la dame de carreau.

– Allez, allez, nigaud, assez réfléchi ! Joue !

Aliocha joua timidement le valet de carreau. A ce moment, on entendit sonner dehors.

– Oh bon Dieu..., grogna le gardien en se levant. Allez, le Roi, va ouvrir la porte.

Lorsqu'il revint quelques instants plus tard, Aliocha était déjà le Prince, le vendeur de harengs, le Soldat et le cocher, le Moujik.

– Ça va mal, dit le gardien, en s'installant à nouveau pour jouer. Je viens de laisser partir les docteurs. Ils ne l'ont pas sorti d'affaire.

– Qu'est-ce qu'ils y peuvent ! Ils ont trituré le cerveau, point. Si la balle est entrée dans la tête, docteurs ou pas docteurs...

– Il est inconscient, continua le gardien. Il va mourir, pour sûr. Aliocha, ne regarde pas les cartes des autres, voyou, sinon je te tire l'oreille. Ouais, les docteurs sont partis, et son père et sa mère sont arrivés. A l'instant. Ces pleurs, ces gémissements, une horreur ! Fils unique, il paraît. Quel malheur !

Tous, en dehors d'Aliocha, plongé dans son jeu, se tournèrent vers les fenêtres illuminées de l'aile de la maison.

– Demain, il faudra aller au poste, dit le gardien. Il va y avoir l'interrogatoire. Mais qu'est-ce que je sais ? Je l'ai vu, moi ? Ce matin, il m'appelle, il me donne une lettre et me dit : « Mets ça à la boîte aux lettres ». Et ça, avec les larmes aux yeux. Sa femme et les enfants

n'étaient pas à la maison, ils étaient sortis... Pendant que je suis allé poster la lettre, il s'est tiré une balle de revolver dans la tempe. Je reviens et j'entends les hurlements plaintifs de la cuisinière, on n'entendait qu'elle dans tout le domaine.

– Un grand péché, dit le vendeur de harengs d'une voix enrouée, et il hocha la tête. Un grand péché !

– C'est l'excès de science, dit le gardien, en ramassant un pli. Il a perdu l'esprit. Des fois, il restait à écrire des papiers la nuit... Joue, mon gars ! Et c'était un bon maître. La peau blanche, les cheveux noirs, grand ! Un type bien.

– A ce qu'il paraît, la raison, c'est les femmes, dit le cocher, en abattant un neuf atout sur le roi de carreau. Paraît-il qu'il était tombé amoureux de la femme d'un autre et que la sienne elle en avait marre. Ça arrive.

– Le roi se révolte ! dit le gardien.

A ce moment, on entendit de nouveau sonner dans la cour. Le roi révolté cracha de dépit et sortit. On vit passer des ombres, comme des couples qui dansent, devant les fenêtres de l'aile. On entendit dans la cour des voix inquiètes, des pas pressés.

– Ça doit être encore des docteurs, dit le cocher. Mikhaïlo n'en a pas fini de faire des allées et venues...

Un hurlement étrange et lamentable résonna un instant dans l'air. Aliocha jeta un coup d'œil à son oncle, le cocher, puis regarda les fenêtres et dit :

– Hier, près de la porte, il m'a caressé les cheveux. Tu es de quel coin, petit, qu'il me dit ? Grand-père, qui c'est qui hurlait là, maintenant ?

Le grand-père ne répondit rien et il moucha la mèche de la lanterne.

– Un homme fichu, dit-il peu après avec un bâillement. Lui, il est fichu et ses enfants aussi. Maintenant les enfants sont déshonorés à vie.

Le gardien revint et s'assit à côté de la lanterne.

– Il est mort, dit-il. On a envoyé chercher les vieilles de l'hospice pour le pleurer.

– Dieu ait son âme, pour le repos éternel ! murmura le cocher et il se signa.

Le voyant faire, Aliocha se signa aussi.

– On n'a pas le droit d'invoquer Dieu pour ceux-là, dit le vendeur de harengs.

– Pourquoi ça ?

– Ils ont péché.

– Pour sûr, acquiesça le gardien. Maintenant, son âme va aller tout droit en enfer rejoindre Satan.

– Ils ont péché, répéta le vendeur de harengs. Ceux-là n'ont pas droit ni à un enterrement, ni à une messe, c'est comme une charogne, pas la moindre cérémonie.

Le vieux mit sa casquette et se leva.

– Notre barynia aussi, la femme du général, dit-il en enfonçant sa casquette, on était encore des serfs à l'époque, elle a eu son fils cadet comme ça qui s'est tiré une balle de pistolet dans la bouche à force de trop penser. Selon la loi, donc, il faut enterrer ces gens-là sans popes, sans messe, en dehors du cimetière, mais la barynia, elle, pour ne pas perdre la face devant les gens, elle a graissé la

patte aux policiers et aux docteurs, et on lui a fait un papier que soi-disant son fils il avait fait ça en délire, sans avoir conscience. Avec de l'argent, on peut tout. On l'a enterré, donc, en tout honneur, il y avait les popes, la musique, et on l'a mis près de l'église, parce que le pauvre général avait fait construire cette église à ses frais et toute sa famille était enterrée là. Seulement voilà, les gars, un mois passe, un autre et d'abord rien. Au troisième mois, on annonce à la femme du général que les gardiens de cette église viennent la voir.

Qu'est-ce qu'ils veulent ? On les fait venir ; ils tombent à ses pieds :

– On ne peut pas continuer à servir, votre honneur... Trouvez d'autres gardiens, et nous, soyez gentille, laissez-nous partir.

– Et pourquoi ça ?

– Non, qu'ils disent, c'est plus possible. Votre fils, il hurle toute la nuit sous l'église.

Aliocha frissonna et alla appuyer sa tête contre le dos du cocher pour ne pas voir les fenêtres.

– La femme du général n'a d'abord rien voulu entendre, continua le vieillard. Tout ça, qu'elle disait, c'est des idées à vous, les gens du peuple. Un mort ne peut pas hurler. Au bout d'un temps, les gardiens reviennent la trouver, et avec eux, le diacre. Et alors, le diacre aussi l'avait entendu hurler, le mort. La femme du général, elle comprend que ça n'allait pas. Elle s'enferme avec les gardiens dans sa chambre et elle dit : « Alors les amis, qu'elle dit, vous allez déterrer mon malheureux fils la nuit, sans bruit pour que personne ne le voit ni l'entende, et enterrez-le au-delà du cimetière et voilà vingt-cinq roubles pour vous, qu'elle dit, pour le prix de la peine. »

Et puis, elle a dû leur offrir un verre... Les gardiens ont fait ce qu'on leur demandait. La pierre tombale avec l'inscription est toujours près de l'église et lui, le fils du général, il est au-delà du cimetière...

– Oh, Seigneur, pardonne-nous, pauvres pécheurs ! soupira le vendeur de harengs.

– Dans l'année, il n'y a qu'un jour où on peut prier pour eux : le samedi de la Trinité. On ne doit pas faire l'aumône aux pauvres pour eux, c'est un péché, mais on peut nourrir les oiseaux pour le salut de leur âme. La femme du général allait tous les trois jours nourrir les oiseaux à la croisée des routes. Et puis une fois, à la croisée des routes, sorti de nulle part, un chien noir ; il a sauté sur le pain et plus trace de lui. Vous voyez ce que c'était, ce chien. La femme du général, à demi folle, elle n'a plus bu et plus mangé pendant quatre ou cinq jours... Et parfois, tout d'un coup, elle tombait à genoux dans le jardin, et elle priait, priait... Bon, allez, adieu, les gars, et que Dieu vous protège, sainte mère. Allez, Mikhaïlo, mon gars, on y va, tu vas m'ouvrir la porte.

Le vendeur de harengs et le gardien sortirent. Le cocher et Aliocha sortirent aussi, pour ne pas rester dans la remise.

– Il a vécu et puis il est mort ! dit le cocher, en regardant les fenêtres, où l'on voyait toujours passer des ombres. Ce matin, il se promenait dans la cour et maintenant il est mort.

– Nous aussi, on mourra le moment venu, dit le gardien, en s'en allant avec le vendeur de harengs et ils disparurent dans les ténèbres.

Le cocher, suivi d'Aliocha, s'approchèrent timidement des fenêtres illuminées. Une dame, très pâle, aux grands yeux pleins de larmes, et un homme aux cheveux gris, bien de sa personne, rapprochaient deux tables de jeu au milieu de la pièce, sans doute pour y installer le défunt, le tissu vert des tables était encore marqué des chiffres tracés à la craie. La cuisinière qui, ce matin, allait et venait dans la cour qu'elle remplissait de ses pleurs, était debout sur une chaise et s'étirait pour essayer de masquer le miroir d'un drap.

– Grand-père, qu'est-ce qu'ils font ? demanda Aliocha dans un murmure.

– Maintenant, ils vont le coucher sur les tables, répondit le grand-père. Allez, petit, il est temps de dormir.

Le cocher et Aliocha rentrèrent dans la remise. Ils firent leur prière, se déchaussèrent. Stépan se coucha par terre dans un coin, Aliocha dans un traîneau... Les portes de la remise étaient déjà fermées, il y avait une forte odeur de brûlé venant de la lanterne que l'on venait d'éteindre. Peu après, Aliocha leva la tête et regarda autour de lui ; par les fentes de la porte, on apercevait la lumière venant toujours des mêmes quatre fenêtres.

– Grand-père, j'ai peur ! dit-il.

– Allez, dors, dors...

– Je te dis, j'ai peur !

– Et pourquoi t'as peur ? Oh, le plaisantin !

Il y eut un silence.

Aliocha sauta tout à coup du traîneau, et, fondant bruyamment en larmes, courut vers son grand-père.

– Qu'est-ce que tu as ? dit le cocher, effrayé, et il se leva aussi.

– Il hurle !

– Qui c'est qui hurle ?

– J'ai peur, grand-père. T'entends ?

Le cocher tendit l'oreille.

– C'est des pleurs, dit-il. Allez, andouille. Ils ont de la peine, alors ils pleurent.

– Je veux rentrer au village... continua le gamin, en reniflant et tremblant de tout son corps. Pépé, viens, on va au village trouver maman ; allez, papi, Dieu te donnera le paradis pour ça

– Nigaud, vas ! Allez, tais-toi, tais-toi... Tais-toi, je vais allumer la lanterne.

Le cocher trouva à tâtons les allumettes et il alluma la lanterne. Mais la lumière ne tranquillisa pas Aliocha.

– Pépé, on rentre au village ! demandait-il en pleurant. J'ai peur ici... ooh, que j'ai peur ! Et pourquoi, maudit, tu m'as fait venir du village ?

– Comment ça, maudit ? Et c'est permis de dire des mots illicites comme ça à son grand père légitime ? Je vais te fouetter.

– Fouette-moi, grand père, fouette-moi comme un chien, mais ramène-moi chez maman, pour l'amour de Dieu.

– Bon, bon, petitou, bon ! murmura gentiment le cocher. Ce n'est rien, ne crains rien... Moi aussi j'ai peur... Prie plutôt Dieu !

La porte grinça et la tête du gardien apparut.

– Tu ne dors pas Stépan ? demanda-t-il. Moi, je ne pourrai pas dormir de la nuit, dit-il en entrant. Toute la nuit il va falloir ouvrir les portes, les fermer... Et toi, Aliocha, qu'est-ce que tu as à pleurer ?

– Il a peur, répondit le cocher pour son petit-fils.

On entendit à nouveau pour un instant une voix gémissante. Le gardien dit :

– Elles pleurent. La mère n'en croit pas ses yeux... C'est terrible, la peine qu'elle a.

– Et le père alors ?

– Le père... Le père, ça peut aller. Il est assis dans un coin sans un mot. On a emmené les enfants chez des parents... Alors Stépan, on joue à notre jeu ?

– Allez, acquiesça le cocher en se grattant la tête. Et toi, Aliocha, va dormir. Il serait temps de te marier et tu es là à chialer, mauvais garçon. Allez, va, petitou, va...

La présence du gardien calma Aliocha ; il alla timidement vers le traîneau et se coucha. Et alors que le sommeil le gagnait, il entendait murmurer à mi-voix :

– Je coupe et je rejoue... disait le grand père.

– Je coupe et je rejoue... répétait le gardien.

La cloche de la cour retentit, la porte grinça et sembla dire elle aussi : « Je coupe et je rejoue ». Lorsque Aliocha vit le barine en rêve, et, qu'effrayé par ses yeux, il se dressa d'un bond et se mit à pleurer, c'était déjà le matin, le grand père ronflait et la remise ne semblait plus remplie d'effroi.

Goussev

Traduction d'Olga Artyushkina

I

Il fait déjà sombre, il va bientôt faire nuit.

Goussev, simple soldat démobilisé, se soulève sur son lit et dit à mi-voix :

– Tu entends, Pavel Ivanytch ? À Soutchan, un soldat m'a raconté que leur bateau s'est cogné contre un énorme poisson et que la bête leur a défoncé la cale.

L'homme auquel s'adresse le soldat ne lui prête aucune attention, c'est comme s'il était sourd ; personne à bord ne sait ce qu'il est et tout le monde à l'infirmerie du bateau l'appelle Pavel Ivanytch. Tout redevient silencieux... Le vent siffle dans les agrès, on entend les chocs de la marche de l'hélice, le clapotement des vagues, le grincement des couchettes, mais l'oreille s'est habituée à tous ces bruits et il semble que tout est plongé dans un profond sommeil et dans le silence. L'ennui est pesant. Les trois malades – deux soldats et un matelot – qui ont joué aux cartes toute la journée, dorment d'un sommeil agité.